

PRÉSENTATION DU TRAVAIL ARTISTIQUE, DÉMARCHE ET BIOGRAPHIE



Ariane Yadan est née en 1987 à Paris. À la suite d'une **licence en Arts plastiques** à Paris VIII Saint Charles, elle décide de s'orienter vers un enseignement artistique plus concret. **Elle intègre l'Ecole Supérieure des Beaux-Arts de Nantes Métropole en 2008 et en sort diplômée en 2013.** Son cursus à l'école des Beaux-arts **orientera premièrement son travail vers la sculpture et l'estampe.** La pratique de la photographie se met en place pour s'affirmer davantage depuis 2013 avec l'utilisation du Polaroid, et **la sortie du livre La Maison de la mariée en 2017.**

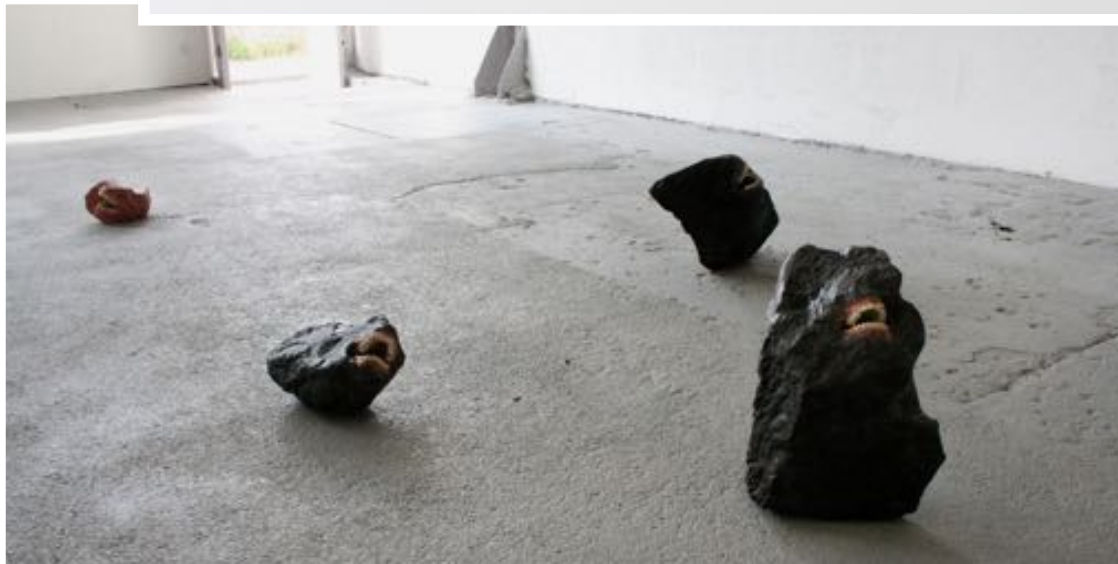
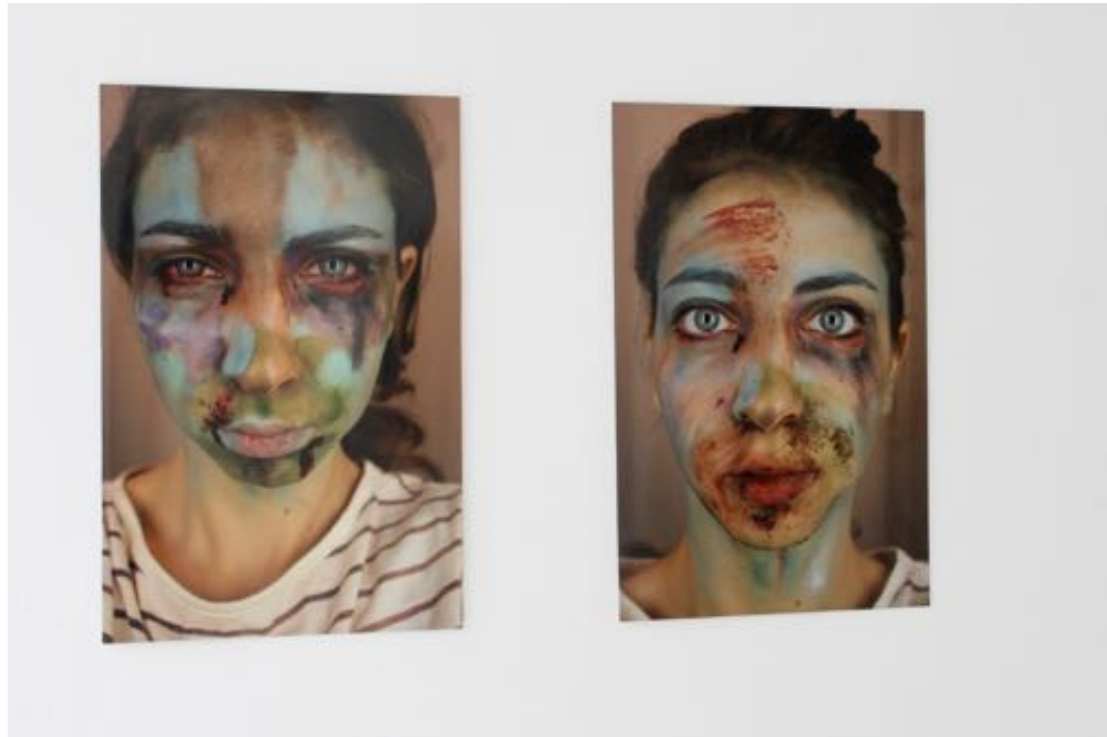
Après une courte période de transition à Paris en 2014, elle choisit de **poursuivre sa pratique à Nantes où elle a déjà évolué à travers différents projets** individuels et collectifs qui lui ont permis de présenter son travail au public et aux professionnels de la région. Sa pratique évolue à l'occasion de rencontres, de la **création d'un artist-run space**, puis à l'occasion de **plusieurs expositions personnelles et collectives.** La volonté de **s'inscrire dans le paysage culturel nantais a conduit Ariane à créer des expositions, et collaborations,** pour faire mûrir et ouvrir ses idées, et elle a pu bénéficier du soutien, du regard et de l'accompagnement de ceux qui ont vu évoluer sa pratique, Région des Pays de Loire, DRAC, galeries associatives et privées, collectionneurs, critiques... **Ariane travaille aujourd'hui à Nantes.**



Le diplôme et les premières années

Suite à son diplôme, Ariane rejoint Paris où **elle occupe son premier atelier** à Pantin pendant une année.

Elle y organisera en 2014 une exposition en duo avec son collègue d'atelier intitulée « À la Vie, à l'amour » qui présentera leurs travaux respectifs.



Vues de l'accrochage du DNSEP en 2013



Vues de l'exposition À la Vie, à l'amour, 2014

Première résidence et expositions personnelles

L'année 2015 sera marquée par une première résidence d'artiste, accueillie par l'association Shakers à Montluçon en Auvergne, pour une durée de six mois.

Cette résidence offrira à Ariane la possibilité de produire sa première exposition personnelle au Fonds d'art moderne et contemporain de Montluçon.

L'exposition s'intitule « Je n'ai plus rien à te dire sauf que je t'aime » et s'attèle à interpréter en dessin, sculpture et polaroid, des lettres d'amour trouvées sur le lieu de la résidence.



Après cette période riche de production, rencontres, évolutions, l'envie de renouer avec la vie et le milieu artistique nantais se fait ressentir. Aussi, Ariane sollicite la ville de Nantes pour bénéficier d'un lieu d'exposition.

C'est à l'atelier Alain Le Bras qu'elle présentera une exposition retour de résidence intitulée « T'es belle quand tu pleures » en février 2016. C'est l'occasion pour elle de se reconnecter avec ses camarades artistes et professionnels, et d'envisager de futurs projets.



2017 : Édition d'un premier livre : La Maison de la mariée

novembre 2017, Joca seria éditeurs
format 20 x 26 cm, 160 pages, impression offset.
400 exemplaires.
[DISPONIBLE ICI](#)

Extrait de l'entretien avec Frédéric Bouglé :

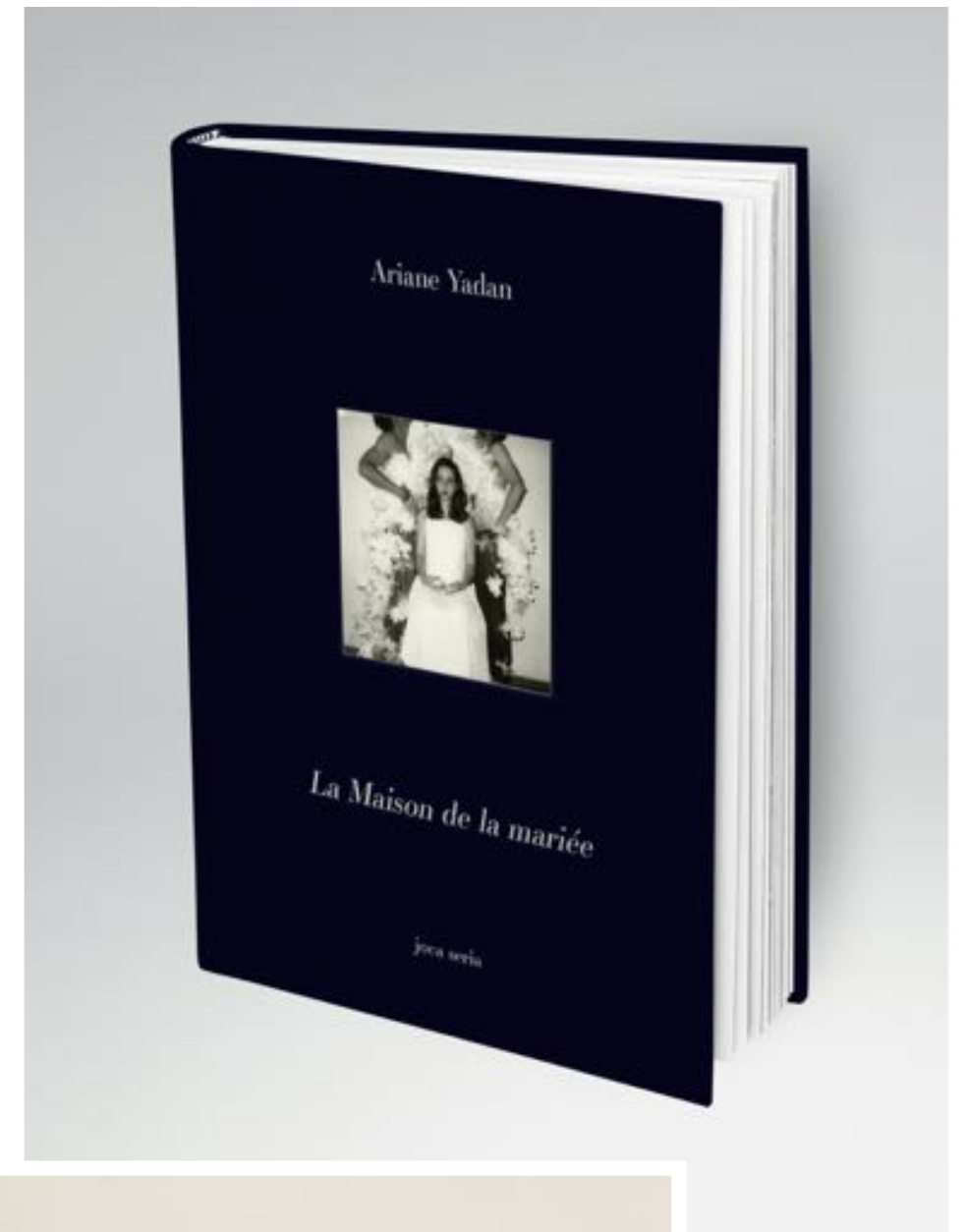
Frédéric Bouglé :
Pourquoi La Maison de la mariée ?

Ariane Yadan :

J'ai passé une partie de mon enfance dans le Morvan, à Vézigneux, dans la maison de mon grand-père. C'est un des lieux où se sont forgés mon imaginaire et mes intuitions artistiques.

C'est aussi là-bas que j'ai débuté en 2013 mon travail photographique en Polaroid. Mon grand-père a grandi dans la minuscule ferme de sa mère nourricière. Plus tard, il a racheté cette maison qu'il a nommée « La maison de la Marie » en hommage à la femme qui l'a élevé. J'ai repensé à ce nom et je l'ai un peu transformé. C'est devenu la « Maison de la mariée ». C'est d'ailleurs ce que j'ai toujours cru entendre quand ce nom était prononcé, sans doute à cause de l'accent morvandiau. Ce titre doux, en lien avec certains de mes Polaroids et sculptures fait peut-être écho à ce couple que j'ai beaucoup observé, celui que formait mon grand-père et ma grand-mère.

Des réminiscences de désirs d'une vie conjugale rêvée, dans un univers bucolique, idéal, simple, où se situe la maison de la mariée. Peut-être qu'inconsciemment avec ce titre il y a une pensée pour Marcel Duchamp. En 2015, j'avais titré ma première exposition personnelle « Je n'ai plus rien à te dire sauf que je t'aime », tiré de la lecture de lettres d'amour que j'avais trouvées dans un lieu abandonné.



L'AVENTURE Fragile Artist-Run-Space



Crée en 2017 à l'initiative de Nicolas Blum-Ferracci puis vite rejoint par Ariane Yadan et Lucas Seguy et, FRAGILE est un lieu de création, d'expositions et de rencontres situé près et u rond point de Paris, au Nord de Nantes.

La première exposition intitulée **MIROIR** inaugure cet espace au mois de juin.
Les trois artistes invitent deux jeunes diplômés de l'ESBANM à exposer à leurs côtés, Zhou Zeilang (Chine) et Mykola Mudryk (Ukraine).

En octobre, FRAGILE invite **FAMILY GALLERY**, une galerie d'art contemporain en ligne, à présenter une double exposition : DENTE & OPUS MINOR qui regroupe les oeuvres d'artistes nantais et bruxellois.

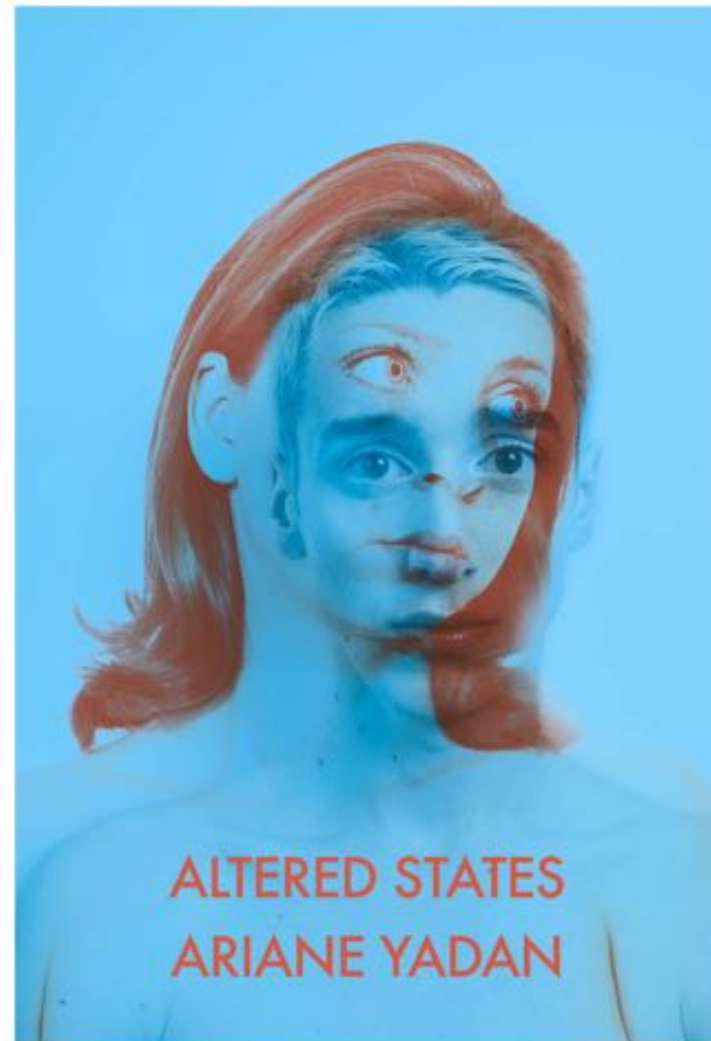
En décembre, Ariane Yadan et Nicolas Blum Ferracci invitent cinq artistes parisiens à exposer auprès d'eux et un duo de tatoueuses pour un évènement flash-tatoo pendant l'exposition **DOLORIS**.

Une citation de Raymon Queneau, « Les plaintes de la souffrance sont à l'origine du langage » est le point de départ du commissariat.

L'initiative prend fin en février 2018.



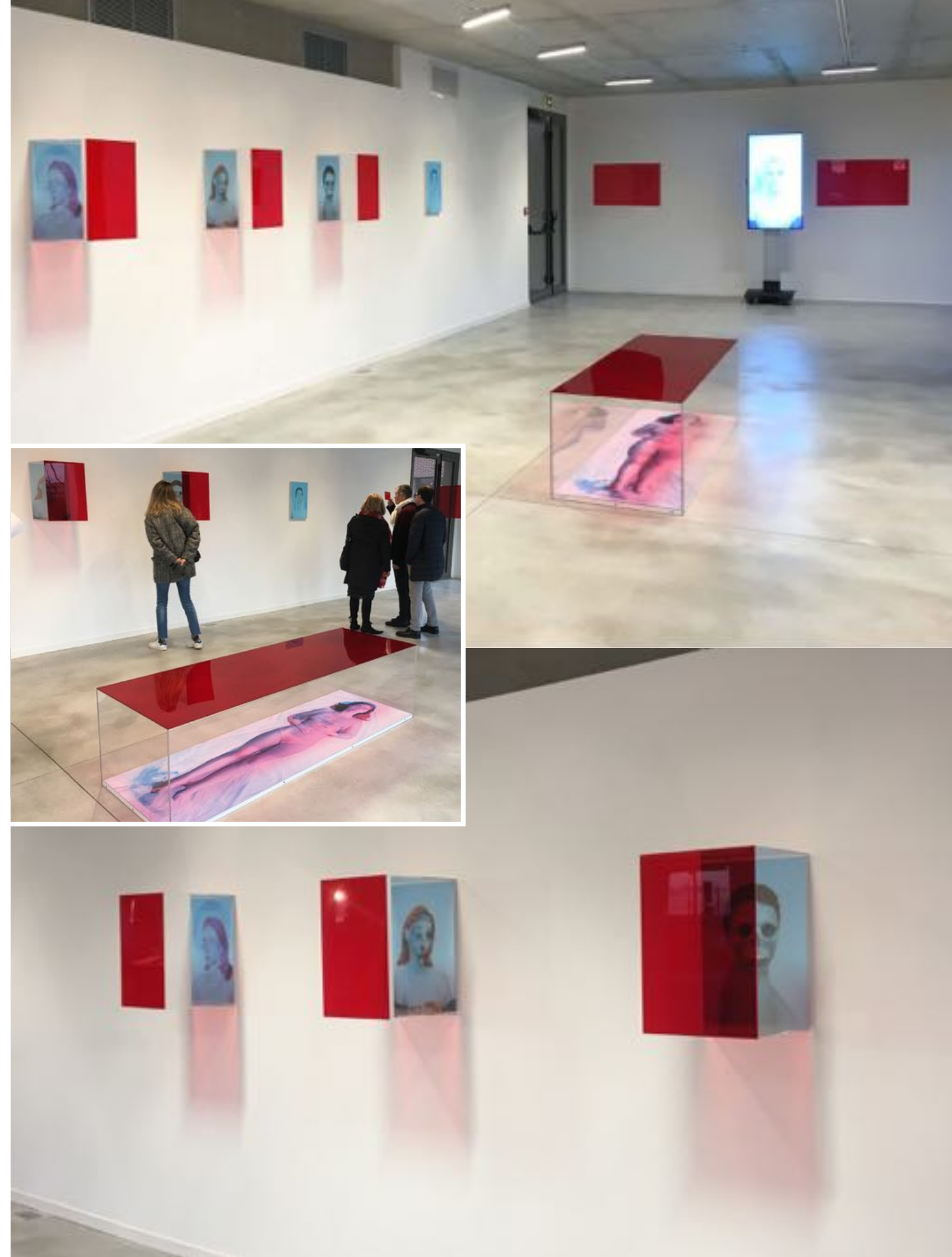
ALTERED STATES, l'aboutissement d'un long projet



En 2019, Ariane Yadan présente pour la première fois chez **Mélanie Rio Fluency** une série d'autoportraits fonctionnant sous la forme d'une **installation à la frontière entre photographie et sculpture**. Ce projet artistique était développé depuis 2014. Les œuvres sont produites de manière à offrir une expérience de « double vision » presque hallucinatoire : des images dissimulées dans les photographies se révèlent grâce à un dispositif optique, au fil du déplacement du spectateur...

Certaines œuvres de l'exposition furent présentées à l'occasion de la **foire Art Paris 2019** et seront exposées à la **fondation Fiminco** en octobre 2019.

[**POUR VISIONNER LA VIDEO DU DISPOSITIF, CLIQUEZ ICI**](#)



TELL ME MORE !

Quelques textes pour découvrir et comprendre la démarche

L'humain et ses émotions, la précarité de son existence, sont au coeur de nombreuses oeuvres d'Ariane Yadan, quels qu'en soient les médiums. À grand renfort de montage photographique, de jeux d'optique, et de dispositifs espiègles, Ariane Yadan propose une vision intime des états de la conscience et de la vie humaine, évoquant successivement iconographie classique ou histoire des représentations, et fabriquant une mythologie personnelle dont l'autobiographie est une des sources. Un humour (un peu sombre) se rencontre au détour de certaines oeuvres où le memento mori fait régulièrement apparition. Travail sensible, parfois éprouvant à recevoir pour le spectateur, mais qui est la preuve d'une grande probité et d'une volonté d'utiliser l'art pour toucher l'autre, en se faisant témoin d'une existence ressentie et transmise. Questionner l'identité, le genre, la perception des autres et de soi-même, parfois dans des scènes quotidiennes et fantasmagoriques, accentuées à l'occasion par un imaginaire spirituel constitue les questions qu'Ariane Yadan tente de poser : « Qui suis-je en tant qu'être ? Que suis-je en tant qu'individu au sein de l'humanité ? Que suis-je en tant qu'artiste ? Qui suis-je en rapport avec mon histoire ? Qui suis-je en tant que femme ? ».



Guillotine, 2014 - collection privée.
chêne, acier, coton, dentelle et matériaux divers, 75 x 45 x 40 cm.
Vues de l'exposition « Collectionner le désir inachevé », Musée des Beaux-Arts d'Angers, 2017-2018.

page suivante : Suaire, 2017
porcelaine contre-collée sur bois, miroir et matériaux divers,
60 x 40 cm. Vue de l'exposition « Doloris », Nantes, 2017.

Tension structurante plutôt que thématique, plutôt qu'un genre, le Memento mori est le milieu angoissé dans lequel se développe le travail de l'artiste.

On se souviendra donc à chaque fois (à chaque nouvelle pièce) que l'on va mourir, qu'on était déjà mort avant de naître, que la mort, sous des formes multiples, est partout.

Programme tragique, certes, mais dont la réalisation, multipliant références et clins d'oeil, pourrait s'avérer jubilatoire.

Gilles Lopez.



Le pas au-delà

par Gilles Lopez

La mort ne réunit pas les amants, elle les sépare doublement : plus personne pour se souvenir de l'autre qui reste, plus personne pour rien éprouver. Les figures pourtant, qui se sont résorbées dans un fond de néant, connaissent un destin similaire, commun. Le lit-guillotine et les cercueils dessinent les contours d'un être-pour-la-mort spécifique au couple, presque apaisant, au regard de la cruauté du bronze "Chéri(e) Je t'aime" (voir page 11).

Un horizon de non-être, qui serait capable de créer un lien plus puissant que ceux que les vivants parviennent à nouer entre eux, et qui appelle la présence d'un tiers - témoin de leur absence commune. Dieu était pour les chrétiens l'englobant, l'amant jaloux qui ravissait les âmes, le voyeur infini. La place que sa disparition aura laissée vacante (l'au-delà transcendant), les couples peuvent l'occuper en se projetant dans un futur vide d'eux-même, cadré serré. Et contempler leur moule nuptial déserté... Le lit-guillotine, promesse et menace à la fois, invite le spectateur au repos, à la chaleur partagée. Surplombant la métaphore rassurante, une lame oblique en conditionne l'accès, exige son tribut de sang. Si la blancheur est transitoire, et la pureté un leurre, la communauté de destin est bien une réalité.

L'objet, du fait de ses dimensions, de sa finition impeccable, évoque les chefs-d'oeuvres des compagnons. Il s'y apparente également par l'abnégation que l'institution exige de ses membres, par un dépassement de l'individualité qui est une forme de mort symbolique.

Le premier des cercueils accolés présente les mêmes caractéristiques formelles que le litguillotine, la même recherche de perfection. Il se situe dans l'après-coup : les os et les cendres qu'ils contiennent ne sont plus identifiables. Les restes de deux corps, probablement mélangés, sont visibles par les couvercles soulevés. Une ouverture, à nouveau, a été pratiquée pour faire comm unique les deux cercueils. On peut croire Blanchot et Holderlin, lorsqu'ils écrivent :

"Dans la nuit qui vient, que ceux qui ont été unis et qui s'effacent, ne ressentent pas cet effacement comme une blessure qu'ils se feraient l'un à l'autre."

"Oui, ce serait magnifique, si dans la flamme de la tombe ainsi bras dessus bras dessous au lieu d'un solitaire un couple en fête allait à la fin du jour..."



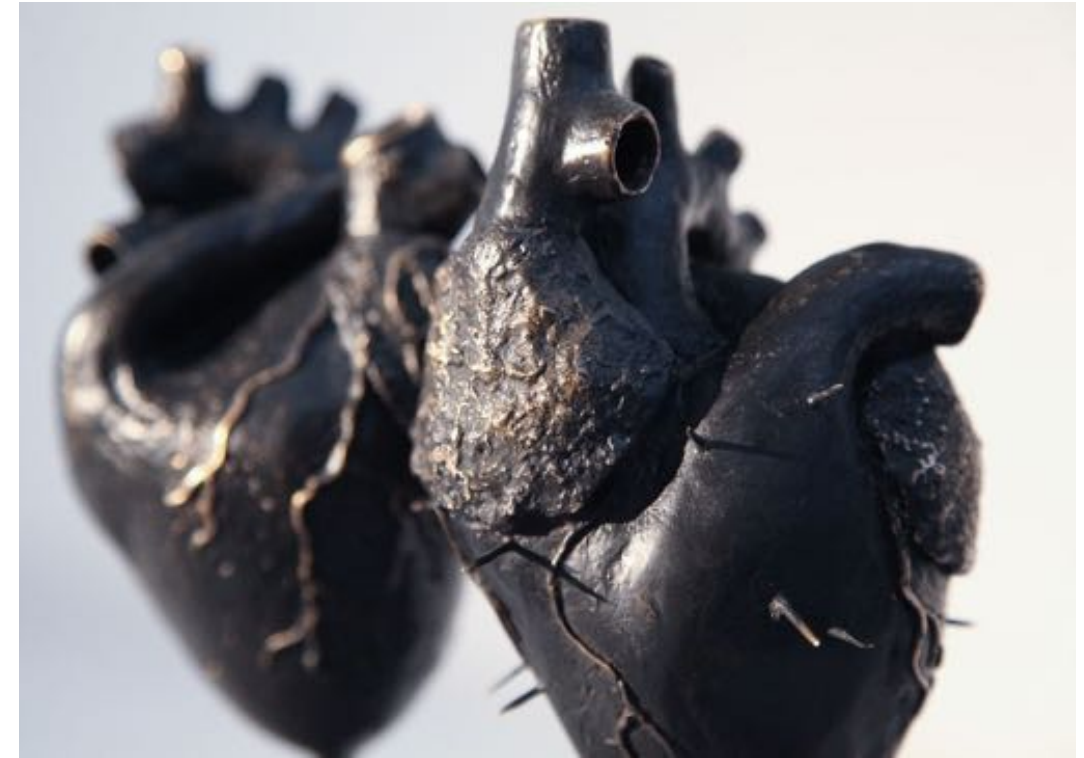
Cercueil pour Deux, 2015
noyer, palissandre du Brésil, laiton, cendres, 45 x 25 x 20 cm.

Ceci n'est pas une machine célibataire

par Gilles Lopez

Pour voir aboutir certains projets, une fidélité obstinée est parfois nécessaire. Ainsi, "Chéri(e) Je t'aime", émerge en 2013 du flot de dessins réalisés par l'artiste, et se présente deux ans plus tard comme sculpture, comme un mobile fonctionnel : deux coeurs en bronze patiné, montés sur rouages, actionnés à l'aide d'une manivelle, l'ensemble étant disposé sur une sellette de métal.

On pourrait imaginer à la pièce une filiation dadaïste, tant les artistes dadaïstes ont, dans leurs représentations, mécanisé les corps. Mais ce serait alors occulter la dimension sarcastique de leur geste, le discrédit jeté sur les grands idéaux de l'époque (la célèbre

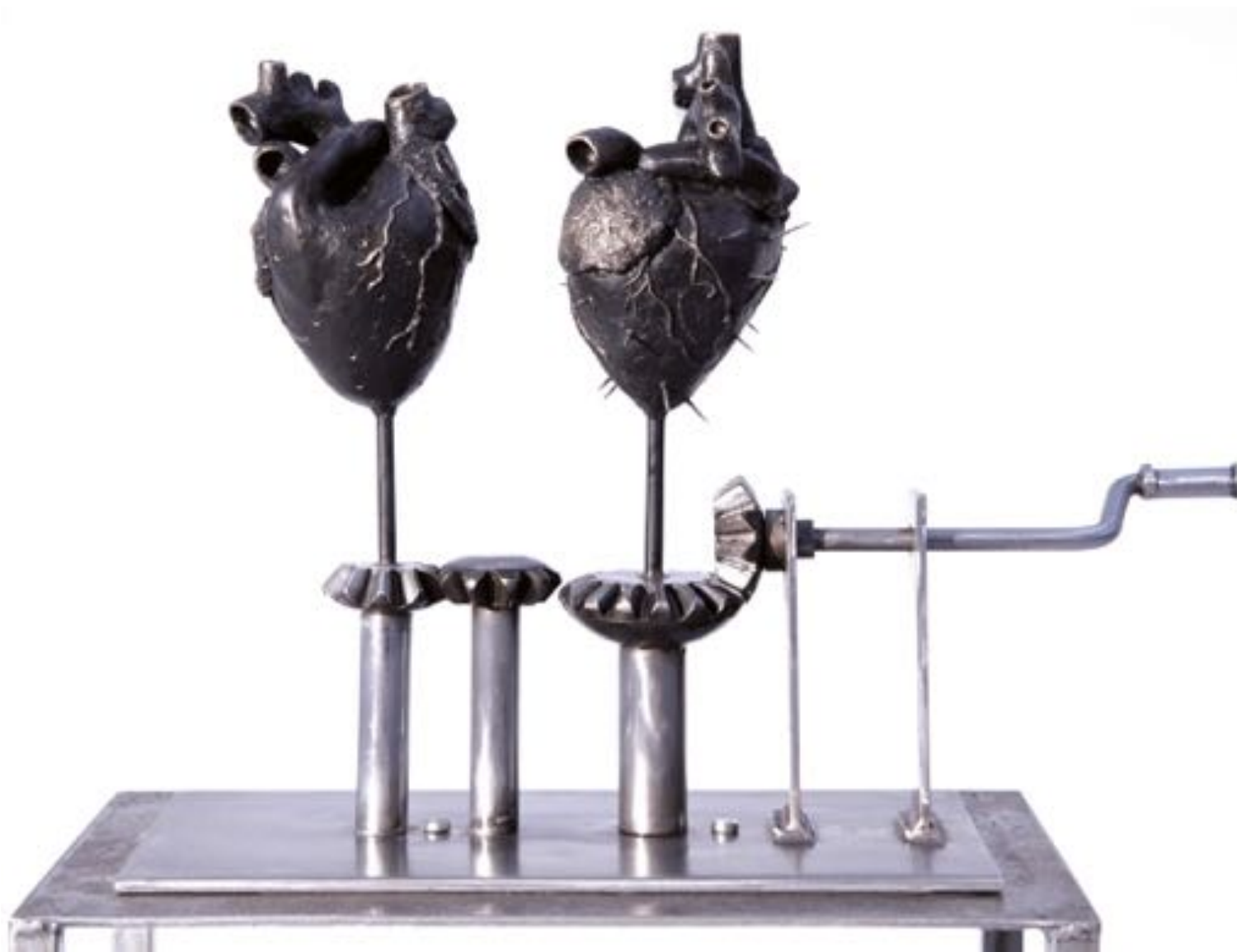


"Broyeuse de chocolat" de Marcel Duchamp, par exemple, est une allusion à l'onanisme). Ariane Yadan ayant déjà puisé dans l'iconographie chrétienne certains de ces motifs, en manifestant pour la religion plus de connivence que de dérision, on attribuera à ses coeurs une coloration essentiellement doloriste (un dolorisme chrétien déchristianisé, tragique).

Les coeurs désacralisés ne brûlent plus pour le Christ, mais pour un autre "prosaïque", horizontal. Le carburant divin faisant défaut, il faut manoeuvrer, prosaïquement, la manivelle. Les coeurs forment donc un couple, ils en sont la métaphore, la synecdoque. Ils matérialisent quelque chose d'aussi peu tangible qu'une relation amoureuse, en l'assujettissant à la pesanteur, en la rendant physiquement agissante.

L'absence de hiérarchie, pourtant, n'est pas l'égalité. La symétrie qui domine est faussée : un seul des deux coeurs pivote autour de son axe, légèrement plus volumineux, hérissé de piques, tandis que l'autre subit passivement son action (métaphore de la relation amoureuse, encore, d'une passion vécue sur le mode sacrificiel). Le démon de la dissymétrie, ainsi introduit, oriente différemment la lecture de la pièce. La complémentarité des organes ne produit pas un organisme autonome, définitif (dans l'exclusion des autres organes), mais un processus dynamique d'appariement, diachronique. Le coeur qui tourne, tourne avec une main ; voilà la paire, du point de vue du mouvement. Et bien plus tôt, dans un fonderie, ce même coeur a épousé le moule de terre qui lui a donné sa forme.

Démon de la dissymétrie, démon de la métaphore... Le couple fait couple avec le moule de son destin, le positif fait couple avec son négatif, absent. Il fait couple avec l'historique de la succession de ses empreintes, dont il est le dernier terme. Le projet fait couple avec sa réalisation ; le bronze, fossile d'un projet, naît lui-même d'une empreinte, fossile d'une idée...



Deux Coeurs ou Chéri(e) Je t'aime, 2015
Deux coeurs en bronze à patine noire, métaux divers et modules de boîte de vitesse, environ 30 x 30 x 15 cm. pièce unique.

READY MADE PARANOÏAQUES

Les Polaroids d'Ariane Yadan par Gilles Lopez

Dans sa « Logique du sens », Gilles Deleuze développe une conception singulière du simulacre, où celui-ci n'est plus la reproduction d'un modèle original, mais la production d'un fantasme (chez Klossowski, notamment). Un simulacre n'est pas une copie dégradée, mais une machinerie qui subvertit la hiérarchie du vrai et du faux, qui instaure le règne de leur effondrement commun. Il semble en être de même chez Ariane Yadan, qui ne reproduit jamais un visage sans laisser ses obsessions le contaminer, l'assujettir.

(...) Sa pratique de la photographie instantanée découle également de l'hallucination, de la vision projetée. On est frappé, à considérer la multitude d'objets singuliers, de petites scènes et de situations étranges que les Polaroids ont captés, par leur proximité d'avec les propres dessins de l'artiste, d'avec certaines de ses sculptures.

Comme si Ariane Yadan se trouvait confrontée, lors de ses déplacements, à une collection de ses oeuvres, déjà réalisées (ready-made), que la photographie documente. Ce genre de « pétrifiantes coïncidences » a été théorisé par André Breton, avec la notion de hasard objectif, qui relie les phénomènes « merveilleux » du réel aux forces de l'inconscient. Mais le merveilleux des surréalistes se transforme en menace, lorsque l'artiste y voit systématiquement la confirmation de ses obsessions. La vertu probatoire de la photographie se trouve alors mobilisée dans une recherche anxieuse de preuves - de ce qui se trame...

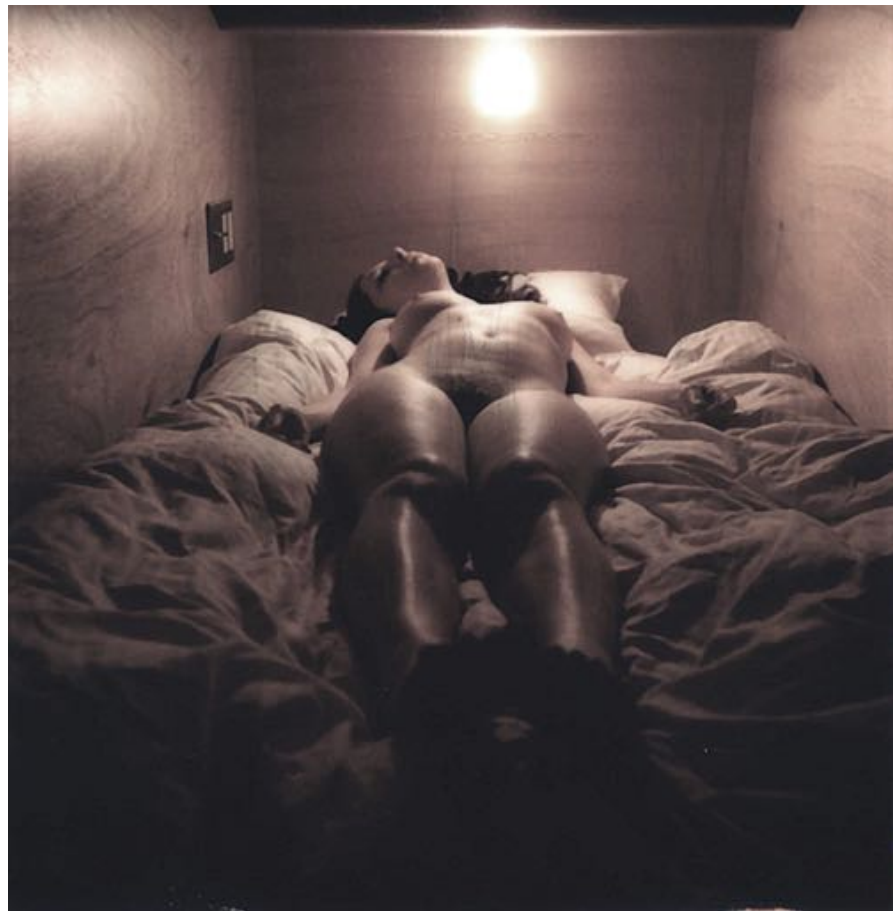
Dans l'objectif de son appareil, les ready-made paranoïaques sont autant de pièces à conviction à ajouter au procès du monde.

Il y a dans le simulacre un devenir-fou, un devenir illimité, écrivait également Gilles Deleuze.

Ci-contre :
Angel et Sans titre, 2018
France et Mexico
Polaroids 8,8 x 10,7 cm.



[pour consulter le catalogue des oeuvres en polaroid, cliquez ici](#)



- Sans titre couleur et noir et blanc, d'après Mantegna.
Kyoto - 2018.
Polaroids 8,8 x 10,7 cm.



- Charlie Sleep - Nantes - 2018.
- Manon - Mexico - 2017,
Polaroids 8,8 x 10,7 cm.





- Doppia - Palerme - 2018
- Autoportrait au Judas - Mexico - 2017. Polaroids 8,8 x 10,7 cm.

- La douleur est le supplément de l'amour - les Brairies - 2017
- Naipes - Mexico - 2017. Polaroids 8,8 x 10,7 cm.



- Nounours- Montluçon - 2015
- Batteur - Montluçon - 2015. Polaroids 8,8 x 10,7 cm.

- Autoportrait au vieux chêne - Courances - 2015
- Accident - Montluçon - 2015. Polaroids 8,8 x 10,7 cm.



ARIANE YADAN, L'AUTO PORTRAIT À L'INFRA-ROUGE

PAR ISABELLE DE MAISON ROUGE



Ariane Yadan fait de l'autoportrait une constante de sa pratique. C'est un work in progress, un travail en devenir, qui se poursuivra peut-être durant toute sa vie. Dire « je suis » revient à se présenter autre que soi, à montrer l'autre que l'on porte en soi. C'est par l'autoportrait que l'artiste tente d'exprimer qui elle est.

Elle atteste également le fait que nul ne peut regarder son individualité propre en face. En réalisant des portraits d'elle-même, elle se perçoit comme un corps détaché du sien. C'est le « moi » physique et psychologique de l'artiste qu'elle souhaite révéler, annonciateur d'une humanité à la poursuite de ce que l'on pourrait nommer un « moi durable ». Puisque dès que l'on s'intéresse à soi, une part de soi se dissimule, échappe et glisse. « Sous ce masque, un autre masque. Je n'en

finirai pas de soulever tous ces masques » révélait Claude Cahun en faisant allusion à la féminité qui, pour elle, est vouée à la dissimulation. L'autoportrait est l'espace où s'exprime paradoxalement la difficulté de l'identité, l'artiste joue à cache-cache avec elle-même, elle tente de se définir, s'avouer. Considérant son propre parcours historique questionnant sa position sociétale, Ariane Yadan fait de son approche un véritable laboratoire de recherches.(...) Elle s'interroge sur son individualité et sur sa responsabilité d'artiste. En art c'est dans l'interstice entre l'homme et l'histoire qu'il se raconte de lui-même, que s'exprime l'artiste. Et comme dans ce cas précis, il s'agit d'une femme, le double questionnement femme et artiste va laisser s'exprimer un portrait en relief à l'intérieur duquel se lit un besoin de se dire. L'individualisme contemporain

développe une hypertrophie du « moi ». L'autoportrait et ses variantes - tel le selfie - revient au centre des préoccupations de notre civilisation comme de l'art contemporain. Dans le monde actuel, l'identité est remise en cause, elle est multiple et adaptable. L'individu refuse de se laisser enfermer dans une case unique. Les Anglo-Saxons, avec le « me, myself and I », l'expriment avec plus de nuances. L'artiste rejoint les angoisses de notre époque qui touchent à la définition de l'humain : travestissement, clonage, métissage, greffe. La position de l'être dans la société la préoccupe, elle est attentive aux phénomènes de visibilité des minorités ethniques et sexuelles, de la globalisation et de la mondialisation. Alors les interrogations surgissent : qu'y a-t-il d'indispensable à la représentation de soi ? Qu'est-ce que le visage ? L'autoportrait est-il le discours le plus intime sur soi ? Pour les uns, c'est le moyen le plus direct pour se rencontrer, mais pour Sartre c'est le contraire : « Je n'y comprends rien à ce visage. Ceux des autres ont un sens. Pas le mien. Je ne peux même pas décider s'il

est beau ou laid. Je pense qu'il est laid parce qu'on me l'a dit. Mais cela ne me frappe pas. » Mystère du visage restant insondable...

Pour Ariane Yadan qui fait le choix de se représenter et le revendiquer à travers l'autoportrait, questionner des notions telles que ressemblance et dissemblance, vérité et affabulation, introspection ou inspection, soi et l'autre pose le problème de l'objectivité.

S'affranchissant du dilemme exhibitionnisme/voyeurisme, l'autobiographie plus encore que l'autoportrait est devenue un genre puisque sont abolies les frontières entre le personnage et l'artiste, ils sont unis pour résoudre le difficile rapport entre le sujet et l'objet. Monologue intérieur ou au contraire projection du " moi " dans la sphère publique, à la fois signature et style, " je " est simultanément un autre et soi-même. Il est devenu un objet d'étude. Les images que propose Ariane Yadan reflètent l'ensemble de ses oscillations.



L'artiste a mis au point par un processus de montage, une installation photographique qui laisse apparaître une image cachée qui ne se révèle que par le déplacement du spectateur. L'effet de l'imagerie lenticulaire où deux images différentes apparaissent en séquence selon l'orientation de l'impression qui génère alors un changement d'images est repris par cet accrochage interactif. Ici c'est le regard du spectateur qui sert de révélateur derrière la vitre teintée.

Les portraits qui apparaissent et disparaissent au gré des déambulations du regardeur laissent surgir derrière la figure d'Ariane Yadan d'autres visages qui évoquent d'autres genres, d'autres âges, d'autres histoires vécues ou fictives. Ces têtes nous font face. Ces faces affleurent à la surface du visible comme pour effleurer les notions d'altérité, d'alter ego, d'hermaphrodisme... Ces personnalités diverses (transsexuel, masque mortuaire de l'inconnue noyée dans la Seine, jeune fille, femme voilée) sont une création de la pensée des autres. La photographie prétend montrer la réalité, Ariane Yadan nous démontre le contraire, par ces autoportraits cachés et ses images séditeuses révélées, elle nous montre que lorsque l'on en approche nous reconnaissons que ce n'est pas la réalité. Elle nous échappe. Et les œuvres de l'exposition fascinent pour cette absence tout autant que par leur présence.

[POUR VISIONNER LA VIDEO DU DISPOSITIF, CLIQUEZ ICI](#)

Se chercher, se connaître, se reconnaître, être devinée, démasquée ou découverte: autant de manières de se sonder et enquêter sur l'individualité dans son acception universelle.

Pour avancer dans une quête non pas de vérité autobiographique mais de son rapport à l'identité, elle cherche des modes d'expression originaux. Dans cette exposition elle a mis l'emphase sur le principe de la lumière rouge employée par les photographes-tireurs dans la chambre noire, où ils passaient de patientes heures enfermés dans des laboratoires à développer leurs négatifs argentiques avec un procédé qui s'apparente à la magie et reste associé au synonyme de qualité et de savoir faire.

Par un processus physique (filtres, lumières, déplacements) ou chimique (bains révélateurs, émulsions sensibles, fixateurs), le rouge des darkrooms est inactinique pour les sels d'argent mais possède un effet photochimique sur d'autres types de pigments. Usant d'un filtre de cette couleur qu'elle place sur la vitre frontale devant ses portraits, Ariane Yadan veut nous mettre dans les mêmes conditions que les photographes qui voyaient surgir leurs images. Cependant ici ce n'est pas seulement un visage ou corps qui apparaît mais bel et bien deux, l'un se superposant à l'autre.



Ci- dessus : Vue de l'exposition Altered States, 2019.
 Ci-contre et page précédente : GISANTE, 2019
 Impression pigmentaire sur papier Fine art Hot press,
 contrecollé sur dibond 2mm, caisson Plexiglass et Pvc, 192 x 65 x 52 cm.



CHARLY et AVILA
2019

Impressions pigmentaire sur papier Fine art Hot press contrecollé sur
dibond 2mm, caisson Plexiglass et Pvc, 51 x 38 x 34 cm.



CALAVERA et PETITE
2019

Impressions pigmentaire sur papier Fine art Hot press contrecollé sur
dibond 2mm, caisson Plexiglass et Pvc, 51 x 38 x 34 cm.



SCREAM QUEEN PANOPLY
2015

photographies numériques imprimées sur papier Velin,
42 x 60 cm, édition de 4 + 1 EA.

À propos de l'oeuvre "Miroir"

par Sandra Doublet

« On devrait faire un trou dans une glace afin que l'objectif puisse saisir votre visage le plus intime à l'improviste... ». (1)

Le moi est autant illusion de soi que fantasme. Ariane Yadan pratique l'autoportrait, elle utilise son visage comme une matière foisonnante, unique et infinie. Son visage est régulièrement moulé et photographié en polaroid parfois dans des scènes quotidiennes et fantasmagoriques, accentuées parfois par un imaginaire spirituel. Avec la pratique du polaroid et du moulage, le modèle apparaît au plus près d'une image naturelle, mais en inscrivant son visage dans la matière, elle le mortifie comme pour souligner le caractère temporel du moi.

Dans ce miroir embué, on cherche en vain une forme d'expressivité. On y découvre à la place un visage nu, yeux clos, l'accès à une intériorité est empêché en l'absence du regard de l'artiste.

Ariane Yadan s'est inspirée d'un moulage célèbre, celui de l'Inconnue de la Seine, visage serein d'une femme, moulée après qu'elle ait été repêchée sans vie dans le fleuve. Ce visage a connu une grande diffusion auprès de artistes au 19^{ème} siècle.

Dans cette vision spéculaire, au creux de cette buée imprimée, le figé frais des traits de l'artiste apparaît comme un interstice entre reconnaissance de soi et impossibilité de se voir complètement.

Une référence formelle à Marcel Duchamp est également présente. L'artiste citait comme manifestation exemplaire de l'inframince la présence de buée sur des surfaces polies ; elle est considérée comme une apparition discrète et ténue, une fixation à peine perceptible, à la limite de la disparition.

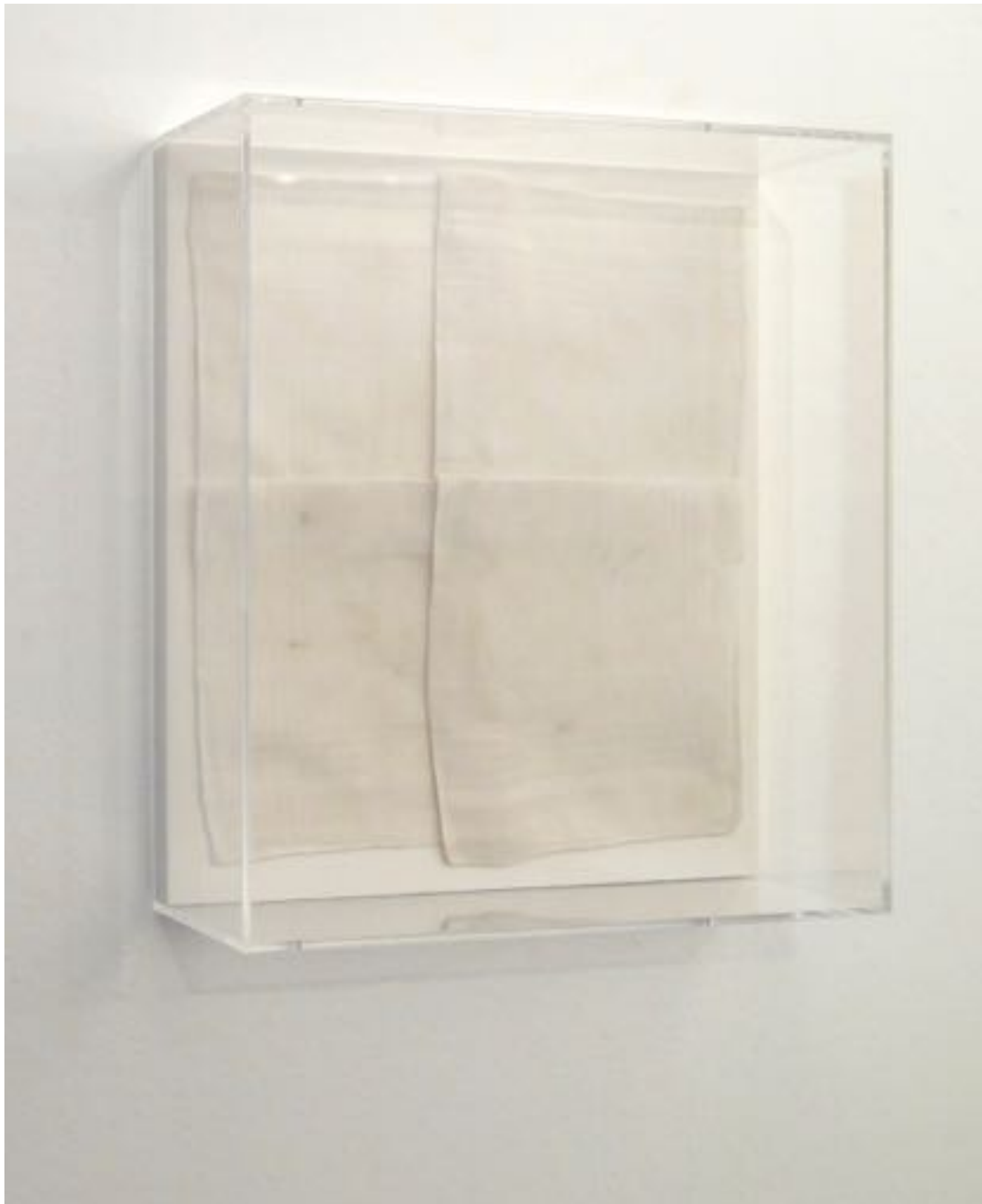
(1) Picasso cité par Brassai, conversations avec Picasso, Paris, Gallimard, 1964.



MIROIR

2018

caisson plexiglass, impression en sérigraphie sur miroir,
moteur à buée, matériaux divers, 60 x 40 X20 cm.



À propos de l'oeuvre « Waterproof »

par Sandra Doublet

Waterproof est un mouchoir de famille, présenté plié, autoportrait pudique de l'artiste en pleurs.

Ayant appartenu à son grand-père, il représente son attachement au passé et ses liens familiaux. Il est le reflet des émotions ressenties par l'artiste durant plusieurs mois.

Dans l'histoire de l'art, les larmes de femmes célébraient les morts, les pleureuses affichaient de manière ostentatoire chagrin et douleur lors de funérailles. Dans Waterproof au contraire, le fluide est invisible à l'œil nu. Absorbé par le textile, il devient le catalyseur d'imaginaires, l'image invisible d'une récolte de larmes émotionnelles sur la durée. Le mouchoir passe de caché à exposé, épinglé comme un fétiche des émotions, un portrait discret d'un trop plein de larmes.

Les œuvres d'Arianne Yadan puisent à la fois dans l'iconographie chrétienne et dans le récit d'une histoire personnelle et familiale.

L'artiste use de l'empreinte comme mode d'apparition de ses images : l'imprégnation y est le signe d'un heurt, d'un contact ou d'une proximité, suscitant des interrogations quant à l'identité, à la mémoire et à la persistance des choses.

Le drapé est régulièrement convoqué dans son répertoire de formes. Sa série de lits miniatures (L'endroit sacré) se donne à voir frontalement, la malléabilité de la porcelaine y croise la légèreté des tissus dans un rapport à l'intime condensé et intensifié. Pour Waterproof, la fluidité des larmes et du tissu rencontre notre propre fragilité.

WATERPROOF
2018

Caisson de plexiglass, mouchoir ancien, amidon, 40 x 30 cm.

Mourir... le rôle de ta vie

par Gilles Lopez

SCREAM QUEENS, 2013

Réalisation et mise en scène : Ariane Yadan.
vidéo HD, 11'30''. Tourné au TNT à Nantes.

Sélection 2016 au Festival International du film de Marseille.

Sont hystériques toutes les manifestations pathologiques causées par des représentations, des suggestions étrangères et des autosuggestions, écrivait Paul Julius Möbius en 1888. La définition peut-elle s'appliquer aux *Scream Queen Contest*, ces concours de cris organisés lors de rencontres geek ? Il s'agit pour les concurrentes de pousser les hurlements les plus impressionnants, à l'instar des actrices de série B. Si l'expérimentation esthétique d'une symptomatologie avait déjà été confessée par Baudelaire ("J'ai cultivé mon hystérie avec jouissance et terreur..."), la dimension parodique du gore l'aurait certainement rebuté. L'immaturité des participants plus encore.

"Scream Queens" est une vidéo qui transpose le contest dans une sphère supérieure de la culture, la plus bourgeoise sans doute, celle de l'opéra. Des jeunes filles en robe de soirée se succèdent sur la scène, nobles et hautaines, avant de lancer leurs cris de terreur, poings serrés, leur corps se tordant sous l'effort. La gestuelle adoptée aide d'abord à l'expulsion du souffle, mais surtout, son expressivité anti-naturaliste évoque l'iconographie des extasiées de la Salpêtrière, dont le souvenir se superpose à celui des actrices terrorisées.

Les performeuses ne sont probablement pas hystériques, mais les conditions du tournage les plongent dans un état de cécité (l'obscurité ambiante, les projecteurs qui les aveuglent) qui s'apparente à l'un des symptômes récurrents de l'affection. Ne pas voir favorise l'être-vu, un être-vu où l'œil de l'autre intériorisé dicte un comportement, une réponse excessive à une menace imaginée.

Avec "Scream Queens", il ne s'agit pas de proprement parler d'hystérie, ni même de structure hystérique (au sens psychiatrique), mais d'un dispositif dont la structure est

similaire à celle de l'hystérie. La menace imaginée, du reste, n'est pas imaginaire; l'être-jeté dans le monde est un être-pour-la-mort, écrivait Heidegger. L'indéboulonnable philosophe allemand, lors d'un cours professé en 1941, cite d'ailleurs Holderlin: "Plus nous sommes attaqués par le néant qui, tel un abîme, de toutes parts menace de nous engloutir... plus la résistance doit être passionnée, véhémente et farouche."

Dans un processus de sublimation parodique, Ariane Yadan associe le cinéma gore et l'opéra, les geeks et certains des penseurs dont la lecture est la plus exigeante. Le cinéma d'horreur, bien sûr, délivre un apprentissage de la mort qui est tout, sauf philosophique : on y meurt pour rire, on y meurt de rire ; on y revendique, presque, un droit à mourir dans l'indignité.

Le comique de répétition, l'outrance, prolongent l'humour noir et ses outrages. Et si le gore peut être l'occasion d'une catharsis, ce n'est pas tant par purgation des passions, que par accoutumance (pour Charles Lalo, la catharsis opère à la manière de l'homéopathie). "Scream Queens" fonctionnerait, alors, un peu comme un complexe homéopathique, dont les logiques contradictoires, tragicomiques, peuvent difficilement être discriminées.

Mais surtout, "Scream Queens", avec ses improbables brochettes de divas, témoigne de l'impossibilité d'un apprentissage philosophique de la mort. Témoignage qui vaut, d'abord, pour l'artiste elle-même, hantée par la pensée de son propre anéantissement, par la violence des images associées au trépas... Déjà, les outils de "Scream Queen Panoply" (voir page 38) avaient été découpés pour s'adapter à ses mains, à son propre visage ; les nombreux autoportraits photographiques, réalisés par la suite, confirmeront un investissement existentiel personnel.



CLIQUEZ ICI POUR VOIR LE FILM



Nouvelles orientations et questionnements :

représentation du corps, autoportrait et genre à l'heure
actuelle de la production d'images

Les photographies suivantes ont été réalisées lors d'un voyage d'exploration au Japon en 2018. Elles font suite à la découverte des nombreux «photobooth», dispositifs très populaires, qui permettent de se faire prendre en photo seul ou accompagné dans des cabines spécialisées.

Ces cabines offrent d'obtenir des clichés presque parfaits, funs, colorés, mignons, où les visages sont instantanément lissés et embellis par un logiciel.

Les positions à adopter sont énoncées par un haut parleur avant chaque prise de vue. Des réglages automatiques et complémentaires lissent la peau et les cheveux, agrandissent sourires et pupilles, saturent et font étinceler les couleurs de manière spectaculaire.

Dans les grandes villes, ces cabines se trouvent dans des espaces commerciaux qui leur sont entièrement dédiés. Ce type d'entertainment, bien qu'ouvert à tous, est destiné plus spécifiquement à un public féminin d'adolescentes ou de jeunes femmes. Des salles équipées de vestiaires, de coiffeuses et proposant du maquillage à disposition permettent de se changer et de se préparer en vue d'obtenir le cliché idéal.

Très interloquée par ce dispositif en somme tout à fait classique au niveau local, je m'y suis dans un premier temps essayée en tant que touriste, imitant les poses que les écrans proposaient et montant les curseurs de modification d'images disponibles au maximum de leurs capacités. L'idée était de tester ce phénomène nouveau pour moi, de jouer le jeu.

Bien que familière de tous les processus de modifications photographiques contemporains professionnel et grand public, je demeurais stupéfaite par rapport à ces machines et aux comportements adoptés par les utilisatrices, notamment la sexualisation impliquée par les poses suggérées.



Les comportements adoptés par les femmes pour répondre à des standards qui s'installent de manière naturelle lorsqu'elles créent, éditent, contrôlent, communiquent et diffusent des images d'elles-même ont participé à mon questionnaire sur la nature même de l'autoportrait et du traitement que je lui réservais en tant qu'artiste et en tant que jeune femme occidentale. J'ai naturellement décidé d'utiliser ce dispositif en tentant d'avoir un contrôle sur mon corps.

Les clichés «photobooth 1 et 2» sont les résultats de cette expérience. Le contrôle des réglages difficilement compréhensible parce que non traduits m'a toutefois permis de les diminuer au maximum. Les portraits sont donc, et malgré leur apparence profondément retouchée, ce qui se rapproche le plus du «naturel» de ce que ces machines peuvent offrir.

Les positions que j'ai adoptées, les postures et expressions simultanément agressives, énervées ou provocatrices et le choix de la nudité me semblaient être mes seules armes ou défenses. Cela m'a permis de contrôler au maximum l'image de mon corps, de mon visage, et donc de mon identité que je voulais questionner à travers ce dispositif et l'utilisation que j'allais en faire.

Cette série forme un témoignage personnel sur les dispositifs des photobooths japonais et du caractère usuel de ce type de photographie. C'est un questionnaire sur ce que la création de ces images, même au titre d'un cercle privé, peut produire comme imagerie et comme iconographie. Intervient également la question de l'image qu'on a envie de produire.

C'est aussi une réappropriation d'un appareil photographique mis à disposition d'un certain type de public, plutôt que l'utilisation de l'appareil du photographe puis le passage par logiciels pour simuler les effets de ces photobooth. Les images que je propose sont les images originales tirées sur la machine au Japon et représentent en quelque sorte mes négatifs.



Ariane Yadan

née en 1987 à Paris, France,

Vit et travaille à Nantes.

Dipômée du DNSEP en 2013
à l'Ecole Supérieure des Beaux-Arts de Nantes.



Expositions personnelles

- 2019** • *Altered States*, galerie Mélanie Rio Fluency Nantes.
[voir le dossier ci](#)
- 2017** • *La Maison de la mariée*, Galerie Confluence, Nantes.
- 2016** • *T'es belle quand tu pleures*, Atelier Alain Le Bras, Nantes.
- 2015** • *Je n'ai plus rien à te dire sauf que je t'aime*, Fonds d'Art Moderne et Contemporain, Montluçon.

Exposition collectives (sélection)

- 2019** • **à venir** *Nous qui désirons sans, fin* Fondation Fiminco, Romainville
 - *Le grand atelier*, Ateliers Millefeuilles, Nantes.
- 2018** • *Le coeur des collectionneurs ne cesse jamais de battre*, l'Atelier, Nantes.
 - *Expolaroid*, Galerie l'Oeil à Facettes, Lormes.
- 2017** • *Collectionner, Le désir inachevé*, Musée des Beaux-arts d'Angers.
 - *Doloris*, exposition et commissariat, Fragile artist-run-space, Nantes.
 - *Make it Last for Ever*, Ateliers Millefeuilles, Nantes.
 - *Miroir*, commissariat et exposition, Fragile artist run-space, Nantes.
- 2016** • *La Maison de la mariée*, livre publié aux éditions Joca Seria : ouvrage rassemblant le travail photographique en Polaroid. Entretien avec Frédéric Bouglé.
 - FID : *Festival International du film de Marseille*, diffusion du film *Scream Queens*.
 - *Stonehenge*, Galerie RDV, Nantes.
 - *Les Naufragés*, Musée de l'abbaye Sainte Croix, Les Sables d'Olonne.
 - *Carte de Séjour*, galerie Gongdosa, Art bHall GONG, Séoul, Corée du sud.
 - *Anatomie du Labo 8*, centre Camille Claudel, Clermont-Ferrand.
- 2015** • *Burashi No Oto Hanma Chinmoku*, Ateliers Millefeuilles, Nantes.
 - *Opening Dulcie*, présentation des acquisitions de l'arthothèque de Nantes, galerie de l'École Supérieure des Beaux-Arts, Nantes.
- 2014** • *La Mort à l'Œuvre*, maison particulière, Bobigny.
 - *À la Vie, A l'Amour*, exposition et commissariat, Pantin.

Prix, bourses

- 2018** • Aide individuelle à la création, Drac Nantes.
- 2016** • Aide au projet de création, Région des Pays de la Loire.

Collections

- 2013/2019** • Collections particulières
- 2015** • Fonds d'art contemporain Shakers
- 2013** • Collection de l'Arthothèque de la ville de Nantes.

Résidences, workshop, interventions artistiques et pédagogiques

- 2018** • Artiste invitée au colloque organisé par le Musée des Beaux-Arts d'Angers intitulé *L'engagement du collectionneur auprès des artistes*.
- 2017/2016** • Conception et encadrement d'un workshop à Mexico destiné aux étudiants de M1 pour l'École des Beaux-Arts de Nantes. Projet intitulé *Desfiles* en lien avec les célébrations de la Semaine Sainte. Elaboration du workshop avec les artistes mexicains Linares et encadrement des 5 étudiants sélectionnés pour le projet.
- 2015** • Résidence de création de 6 mois à *Shakers*, Montluçon, France.
- 2015/2019** • Conception et mise en place d'ateliers de pratique artistique auprès d'un public d'adultes en situation de handicap, Domicile Services Crucy, Nantes.

Bibliographie

- **Roxana Azimi**, *Les jeunes artistes se révèlent sur Instagram*, **Le Monde**, juin 2018. [Lire l'article ici](#)
- **Florence Dauly**, *Pour l'amour du mécénat artistique*, à propos de l'exposition *Collectionner, le désir inachevé* au Musée des Beaux-Arts d'Angers. **La Vie**, février 2018. [Lire l'article ici](#)
- **Stéphanie Pioda**, Le minimalisme d'Alain le Provost, **La Gazette Drouot**, février 2018. [Lire l'article ici](#)
- **Alexia Guguemos**, *Rôle place des collectionneurs sur la scène artistique, les temps forts du colloque, Délires de l'art*, mars 2018. [Lire l'article ici](#)
- **La Maison de la mariée** novembre 2017, **Joca seria éditeurs auteurs** : **Ariane Yadan, Frédéric Bouglé**. [disponible ici](#)
- **Melissa Destino**, *Collectionner, le désir inachevé*, **revue 02**. [Lire l'article ici](#)
- **Gilles Grand** à propos du film ***Scream Queens***, projeté au **Festival International du film de Marseille**, en 2016. [voir la page ici](#)
- **Ouest France** pour l'exposition personnelle ***T'es belle quand tu pleures***, février 2016. [Lire l'article ici](#)
- **Romain Béal**, Article paru dans le quotidien **La Montagne** pour l'exposition ***Je n'ai plus rien à te dire sauf que je t'aime***, Fonds d'art moderne et contemporain, Montluçon, octobre 2015. [Lire l'article ici](#)